



Vehicle
waiting will be
prosecuted
without warning
停車等候
會被檢控
而不予警告

OUR LADY OF MOUNT CARMEL CHURCH

教聖丹

Chantiers de ville

*Échanges, participation
et hybridation urbaines*

Dominique Lefrançois (dir.)

ÉDITIONS RECHERCHES

La concertation est à la rue

Entretien avec
Stéphane Juguet

Propos recueillis
par Nicolas Guillon

S'il est tendance de *causer ville inclusive* sur un *rooftop*, l'anthropologue Stéphane Juguet a choisi de pratiquer son in(discipline) au niveau du trottoir, à hauteur des hommes et de leurs vulnérabilités, en contrechamp des visions surplombantes des plans d'urbanisme. Face aux résistances d'une fabrique de la ville vendant du *fake*, il en appelle dans une radicalité assumée aux chercheurs de bonne volonté pour réinventer une véritable concertation de rue, dans l'esprit de l'École de Chicago.

Nicolas Guillon : Depuis plus de vingt ans, vous êtes un observateur privilégié de la fabrique de la ville de par les missions de concertation qui vous ont été confiées à Saint-Nazaire, sur l'île de Nantes, à Roubaix, à Grande-Synthe ou encore en région parisienne, où vous intervenez actuellement sur les secteurs de Gare des Mines-Fillettes et Ivry-Confluences. Pouvez-vous décrire votre travail en quelques mots ?

Stéphane Juguet : Ne considérant pas l'anthropologie comme une discipline de salon, je m'applique à la pratiquer au coin de la rue, sur les marchés et bien souvent dans les angles morts de la ville, dans une attitude se voulant plus humble que condescendante, qui vise à réduire la distance entre l'expert et son sujet d'étude, un peu comme un reporter de guerre s'embarque auprès des militaires pour mieux comprendre de l'intérieur le conflit dont il est témoin. L'anthropologue doit se tenir au plus près des habitants, s'immerger dans la ville en arpentant ses rues, écouter les « sans voix », capter les silences, s'intéresser aux marges. Car la rue est un univers complexe, ce n'est pas qu'un objet technique où s'organisent toutes sortes de flux de circulation, c'est aussi une ligne de front où se font jour les vulnérabilités, qu'elles soient de l'ordre de la frustration, de la fêlure ou de la blessure plus profonde. Ne dit-on pas « tomber à la rue » ? Avec l'équipe de l'agence What Time Is I.T. que j'ai créée en 2004 et qui regroupe des chercheurs en sciences humaines, des prospectivistes, des designers et des artisans-prototypistes, nous faisons donc de la concertation de rue, qui est selon moi l'habitat naturel de la concertation. C'est moins le contexte que la situation qui nous intéresse. Et pour que les idées des citoyens ne restent pas des paroles en l'air, nous les incarnons dans la matière et la mise en scène. En d'autres termes, nous concilions en permanence le

dire et le faire en mêlant concertation hors les murs et action *in situ*. À cette alliance j'ai donné un nom : la « concert'action », concept qui se traduit par l'invention de nouveaux outils de médiation, des éléments de mobilier urbain modulables, au service de la mise en récit des territoires.

N. G. : Considérez-vous que la concertation telle qu'on la pratique généralement de façon très institutionnalisée est dépassée ?

S. J. : J'irais même plus loin : elle est morte. En l'institutionnalisant, en l'enveloppant dans un cadre technique qui nuit à son authenticité, on a fini par noyer ce qu'il y a de plus important, à savoir le sens. Derrière les discours incantatoires, la concertation tend en effet à devenir un exercice de style, hyper réglementé, propice à l'épanouissement des postures, dans un entre-soi réconfortant. En l'organisant sous la forme de réunions publiques dans des espaces sous contrôle, où l'on voit d'ailleurs toujours les mêmes, on en écarte la controverse dont la prise en considération est pourtant primordiale. On y fait la promotion d'une ville où tout est beau et tout va bien, une ville dont on gomme la dimension frictionnelle fondamentale. En d'autres termes, on plaque du *storytelling* sur de l'espace public. Alors, bien sûr, la belle histoire est rassurante mais elle est fausse. C'est *Bonne nuit les petits* ! Le marchand de sable endort la population.

N. G. : Vous n'allez pas vous faire que des amis. Des missions vous sont confiées. Faut-il entendre dans votre propos que vous éprouvez de plus en plus de difficultés à faire passer vos messages ?

S. J. : J'ai une opinion et je l'assume. La concertation telle que nous la connaissons, consensuelle, fabrique une ville *fake*. Le consensus n'est donc à mon avis plus tenable, une certaine forme de radicalité est devenue nécessaire. Oui, c'est plus difficile qu'il y a dix ans parce que nous sommes dans un contexte à la fois volatil, incertain, complexe et ambigu. Dans ces conditions, il est compliqué d'agir avec sérénité. Certaines communautés de décideurs en font même un prétexte pour ne rien changer parce qu'ils ont précisément intérêt à ce que rien ne bouge. Or cette complaisance à l'égard d'une situation de crise fragilise encore plus les plus vulnérables, ceux qui sont condamnés au silence parce que les modalités de concertation les mettent de facto hors-jeu. Et de votre côté, si vous soutenez des alternatives, vous devenez vite suspect, quand on ne vous range pas dans la case « populiste ». Alors, oui, c'est compliqué. Les inerties de la technostructure sont très fortes. En même temps, j'observe ici ou là des aménageurs accepter de prendre des risques, de sortir des schémas classiques. C'est, par exemple, le cas de Paris Métropole Aménagement, qui déploie actuellement beaucoup d'énergie pour fédérer les acteurs de la rue sur le secteur de Gare des Mines. Dans cette ZAC, située entre Porte de la Chapelle et Porte d'Aubervilliers, se trouve la cité Charles

Hermite. Suite au démantèlement de la « colline du crack », les habitants étaient à bout. Dans ce contexte de crise, le dialogue est impossible. Nous avons donc proposé une alternative : s'installer sur place durant 10 jours pour « faire résidence » et vivre cette expérience de l'intérieur, jours et nuits. Durant ces semaines, nous avons noué des relations de voisinage, multiplié les rencontres informelles, au café, à la pharmacie, à la sortie de l'école... Cette présence quotidienne nous a permis de retrouver un climat propice à l'échange mais aussi d'être crédibles auprès des habitants car nous vivions « leur » vie. Ces innovations méthodologiques sont encore balbutiantes mais on voit des attelages hybrides se constituer entre démarches institutionnelles et approches plus informelles. Bref, il y a de l'espoir.

N. G. : Vous évoquez les vulnérabilités, ces situations anomiques dans lesquelles le monde semble pour certains s'être inversé. Comment les traiter ?

S. J. : Reprenons l'exemple de Charles Hermite. Ce quartier est « sous le choc » en raison d'une situation anomique liée aux incivilités quotidiennes et aux pratiques « déviantes ». Trop longtemps, nous avons traité ces troubles de façon superficielle quand ils auraient dû faire l'objet d'une « anthropologie clinique », pour faire référence à l'idée développée par Jean Gagnepain. Dans sa théorie de la médiation (TDM), dont l'objet de recherche est l'Homme, Gagnepain propose que l'étude clinique soit la voie d'une refonte des sciences humaines.

Cette métaphore clinique de Gagnepain qui s'intéresse aux fêlures de nos sociétés est intéressante pour exposer notre démarche. Face au choc opératoire que connaît la cité « Charles Hermite », il est nécessaire d'intervenir sur les nœuds et les situations de blocages. À l'image d'un médecin qui cherche un traitement pour prendre soin d'un patient, il convient ici de « faire preuve d'empathie », de « partager un diagnostic » avec les habitants, de « prendre le pouls » du quartier et d'identifier collectivement les « symptômes » pour apporter des « remèdes », voire trouver de nouvelles « prothèses » urbaines. Sans cette approche curative, les maux risquent de s'accroître : un sentiment de perte de liberté, d'inégalité au regard des autres quartiers et d'un effritement des liens donc de la fraternité. Rentrons donc au bloc opératoire. Il y va de la préservation de notre pacte républicain, dont il ne faut pas avoir peur de dire qu'il est en danger. Les fondamentaux se jouent là, dans ces territoires en rupture, qui peuvent donner l'impression d'être désertés par la puissance publique et où l'humain, en perte de dignité, finit par se demander s'il a encore droit de cité. La défense de cette ligne de front s'avère capitale.

N. G. : Que préconisez-vous ?

S. J. : J'en appelle à une prise de conscience collective, à la mise en place d'une communauté mixte de chercheurs afin de constituer un mouvement

de contestation de l'idéologie dominante, à même de contrecarrer les résistances, de reconquérir la rue et de s'en donner les moyens, un peu dans l'esprit de l'École de Chicago. Je n'attends pas le grand soir mais une métamorphose radicale, l'investissement de nouveaux espaces politiques préfigurant l'émergence d'une autre forme de vivre ensemble, de faire société. Pour capter l'attention d'un plus large public, la concertation doit impérativement changer de format, et pourquoi pas devenir une fête. Inspirons-nous de Brooklyn : organisons des *block party*. Dépassons l'esthétique. Les outils existent : *sound system*, barbecue, danse urbaine, discussion de comptoir etc. Ces ambiances permettent de créer les conditions d'un dialogue plus sincère dans lequel se dira peut-être ce qui ne se dira jamais dans une réunion publique. Républicaine par nature, la rue est le lieu du collectif par excellence, là où se fabrique la citoyenneté. Le défi est donc de la réinvestir pour en refaire un espace d'échange. Au passage, rendons hommage aux Gilets jaunes qui, quoi qu'en dise la puissance publique, auront réussi durant quelques mois à faire des ronds-points un espace politique de transgression, à inverser les règles pour libérer l'expression.

N. G. : Si l'on comprend bien, l'urgence serait de reconstituer du lien...

S. J. : C'est cela. Concerter dans la rue revient à sonder les imaginaires, lesquels nous constituent en tant qu'êtres humains. L'heure est venue de déconfiner les imaginaires. Le débat public ne doit pas garder la chambre, il doit respirer le grand air. Cela passe par la dédramatisation voire — pourquoi pas ? — par l'humour. Une concertation réussie c'est d'abord un climat favorable. Cela passe également par l'usage de toute une boîte à outils parce que les imaginaires doivent aussi produire des matérialités. C'est le concept d'hétérotopie forgé par Michel Foucault, en l'occurrence une localisation physique de l'utopie, des lieux qui, au sein d'une société, répondent à d'autres règles. Il en va, bien sûr, de la qualité de la mise en récit : pour le coup ce n'est pas du *storytelling*, c'est du sérieux. On ne vend pas une ville comme une marque de lessive. Pour réussir ce pari de reforge le lien, prenons exemple sur les arts de la rue. Nulle part nos villes, trop figées et dupliquées, ne sont en mesure de fabriquer un ailleurs, de l'imprévu, de l'éphémère. Avec son art du plié-déplié et de l'ajustement, la foranité peut nous aider à lutter contre ce sentiment de standardisation.

N. G. : « Les quartiers nouvellement construits n'ont que deux thèmes, qui dominent tout : la circulation en voiture et le confort chez soi. Ils sont la pauvre expression du bonheur bourgeois, et toute préoccupation ludique en est absente », disait Guy Debord il y a un demi-siècle. Depuis, les écoquartiers ont été inventés mais à vous écouter, les choses n'ont pas vraiment changé ? Si ce n'est que le vélo a remplacé la voiture ?

S.J. : Non pas vraiment. Aussi, sans verser dans la naïveté, il nous faut, je pense, renouer avec une forme d'optimisme, ce que j'appelle l'optimisme méthodologique, une philosophie d'action résolument positive. Dans cette période de grande incertitude, il est important de retrouver le désir de faire ensemble, c'est pourquoi nous pensons qu'il est important de dédramatiser la prise de parole sur des sujets par nature complexes en mobilisant des dispositifs d'animation ludiques à vocation pédagogique. Il devient primordial de sortir des lignes de tableau Excel pour réinjecter de la surprise dans nos cités-machines, y créer des bulles pour nous sortir de nos routines. On n'enferme pas le vivant dans une matrice. C'est d'une approche dynamique dont la ville a besoin, d'une pensée en mouvement, en un mot de plus de politique.

La participation des habitants est aujourd'hui portée sur l'étendard d'une ville voulue plus juste et plurielle. Elle n'a de cesse d'être critiquée, et par les habitants désertant les instances de participation, et par les professionnels ou chercheurs de l'urbain. Comment donc changer ou améliorer la donne ? Redonner à la participation la dimension politique qui lui fait défaut ? Faire en sorte que véritablement tous soient impliqués, y compris ceux délibérément ou non à l'écart de la norme ? Comment aussi imaginer une ville que l'impératif écologique nous invite à regarder ou penser autrement ?

À l'heure où le débat nécessite de mettre en présence des personnes étrangères les unes aux autres, où les relations de voisinage sont à penser non seulement entre les hommes mais aussi avec les animaux, où les frontières entre le public et le privé, ou encore entre la ville et la nature sont à reconsidérer, nous avons voulu susciter la confrontation de paroles de personnes d'obédiences et professions diverses, architectes, urbanistes, paysagistes, ethnologues, philosophes, designers, entomologistes, producteurs de cinéma...

Cet ouvrage est conçu comme melting-pot d'expériences et récits de différentes formes, d'analyses discutées ou plus impromptues. Pensé à l'instar d'un forum, il se nourrit de l'idée que du croisement de points de vue peuvent naître des perspectives autres pour bâtir une ville faite d'échanges et d'hybridations urbaines, forcée de se reconstruire sur elle-même, par essence en chantier permanent.

ate
architecture
territoire
environnement
2014



École
nationale supérieure
d'architecture
de Normandie



Normandie Université



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

Liberté
Égalité
Fraternité

anr[®]
agence nationale
de la recherche

UNIVERSITÉ
— PARIS-EST



AUSSER
umr 3329 du cnrs

AHTTEP
UMR AUSSER CNRS

ensa paris la villette

PRIX 34 €

ISBN 978-2-86222-100-7



9 782862 221007

Photographie de couverture : © Alain Bublex, *Étude*, encre et gouache sur impression xylographique sur papier.